

en a le remède sous la main, on sait qu'il est infaillible, et l'on ne pense pas à l'employer. Faute d'engrais, la terre produit à peine assez pour subvenir aux besoins des familles de cultivateurs; notre jeunesse est forcée de s'expatrier parce que notre sol ne peut plus lui offrir un avenir assuré et nous négligeons d'apporter à ce mal le remède infaillible qui pourrait le guérir: l'emploi des engrais.

La conviction dont nous parlions en commençant est donc une conviction morte, qui n'est pas encore entrée dans la pratique ordinaire, qui ne rapporte rien et qui ne nous empêchera pas de souffrir la plus affreuse des misères à côté de richesses immenses dont nous ne savons pas ou dont nous refusons de tirer parti.

C'est le fait le plus étrange qu'il soit donné à un homme de constater dans l'étude de l'histoire des peuples. Voici une nation agricole, douée d'une haute intelligence et d'un jugement sain, qui a obtenu de grands succès dans toutes les branches de l'industrie humaine, qui sait que par l'emploi des engrais elle doublera, triplera, quadruplera sa fortune et qui cependant refuse de tendre la main pour s'approprier une fortune si facile à prendre, qui la laisse s'éparpiller à tous les vents du ciel.

Le cultivateur est pourtant fort économe, il sait conserver les quelques épargnes qu'il lui est quelquefois permis de faire; néanmoins, il gaspille de gaité de cœur des millions de piastres en n'utilisant pas l'immense quantité de matières fertilisantes produites dans la seule Province de Québec.

Poussé par notre patriotisme et notre désir de rendre service à nos compatriotes dans la mesure de nos faibles moyens, nous voulons essayer de faire comprendre à la classe des cultivateurs combien il lui serait avantageux d'engraisser abondamment ses terres, de tendre sans cesse à élever la fertilité du sol. Pour cela, nous ne trouvons rien de plus convenable que de reproduire ici le résumé des nombreuses expériences entreprises dans le but de constater l'utilité des divers fumiers fournis par la culture et le commerce.

Dernièrement nous rencontrons un cultivateur bien connu par ses succès en agriculture et nous lui demandons s'il était satisfait de ses récoltes. — Assez, nous dit-il; mais il n'en est pas de même de mes voisins, ils se plaignent sans cesse que la terre ne produit plus. Malheureusement ils ne prennent pas les moyens de la faire produire. C'est cette malheureuse culture sans engrais qui les tue. Moi aussi j'ai commencé comme tout le monde; ma terre produisait ce qu'elle pouvait avec la faible fumure donnée par les animaux qui y pâturaient une année sur trois. Mais je me suis bientôt aperçu que cela ne faisait pas, que je me ruinais; alors je me suis mis à engraisser ma terre, je ramassai tout ce que je crus susceptible de faire du fumier, j'augmentai mes animaux, je leur donnai plus de litière et j'achetai le fumier dans le village, je transportai ces engrais sur ma terre, je l'enfonçai soigneusement et j'en obtins aussitôt des récoltes plus abondantes. Aujourd'hui, dit-il en terminant, je suis assuré que 100 voyages de bon fumier me valent au moins trente piastres par l'augmentation de produits qui en résulte; et, par l'engrais seul j'ai doublé les revenus de ma terre.

Ainsi voilà un simple cultivateur qui ne se livre pas à de grands frais d'amélioration et qui par le seul emploi du fumier constate qu'il a doublé ses récoltes, et que la culture paie. Ce cultivateur n'utilise que ce qu'il trouve sans sa main et toute la classe agricole pourrait agir comme lui. Si donc, la culture canadienne est dans une situation d'infériorité marquée ce n'est pas parce que les matières fertilisantes lui manquent, mais plutôt parce qu'elle ne sait pas

en tirer un parti convenable; si elle est pauvre c'est qu'elle laisse perdre les substances qui seules pourraient lui donner la richesse.

On nous objectera peut-être que ce n'est là qu'un fait particulier, vrai dans certaines circonstances spéciales, mais qui ne peut s'appliquer à la généralité des situations. Il serait sans doute illogique de conclure du particulier au général. Ce n'est pas ainsi non plus que nous envisageons la question. Les succès obtenus par notre ami ne seront peut-être pas les mêmes pour tous les autres cultivateurs. Dans la situation où il se trouve, il reconnaît que 100 voyages de fumier ont pour lui une valeur d'au moins trente piastres. Dans d'autres situations la même quantité de fumier vaudra tantôt plus, tantôt moins, suivant la fertilité naturelle de la terre, son état de division, les soins apportés dans la confection des labours et suivant mille autres circonstances qu'il serait trop long d'énumérer dans cet article; mais dans tous les cas, l'emploi des engrais augmentera indubitablement la force productive du sol; voilà tout ce que nous voulons prouver à nos lecteurs et le fait que nous venons de citer est déjà un commencement de preuve.

Mais ce n'est pas là la seule preuve que nous ayons de la grande utilité des engrais; les expériences qui le constatent se comptent par milliers. Nous prenons au hasard les résultats de quelques-unes de ces expériences.

Un éminent agriculteur, M. Paul Guérin entre autres nous a laissé de bien précieux documents. En 1869, il sema du blé sur cinq arpents de terre de même qualité. Sur le premier arpent il répandit 18 minots de cendres, sur le second 20 voyages de fumier de cheval, sur le troisième 20 voyages de fumier de bœuf, sur le quatrième 20 voyages de fumier en couverture, et sur le cinquième il ne mit aucune fumure. La saison avait été peu favorable à la croissance du blé; cependant le premier arpent produisit 12½ mts, le second 13, le troisième 12, le quatrième 11½ et le cinquième 10. Le fumier de cheval a donc donné un excédant de récoltes de 3 minots qui représentent le prix des 20 voyages de fumier employés. En calculant le blé à \$1.50 le minot, le prix d'utilité de chaque voyage d'engrais a donc été de 27½ centins ou 33 centins.

Mais l'expérimentateur ne s'arrêta pas là; en 1871, il sema en blé quatre autres arpents placés dans les mêmes circonstances de culture, le premier arpent reçut 42 voyages de fumier de mouton et produisit 29 minots de blé, le second reçut 42 voyages de fumier de bœufs et produisit 23 minots, le troisième reçut 42 voyages de fumier de cheval et produisit 25½ minots, le quatrième ne reçut aucune fumure et produisit un peu moins de 12 minots. L'excédant de récoltes obtenu par les divers engrais a été pour le fumier de mouton de 17 minots, pour celui de bœuf, de 11 minots et pour celui de cheval de 13½. Le prix moyen du blé cette année-là était de \$1.20; le prix d'utilité du fumier de mouton a donc été de 49 centins par voyage, celui du fumier de bœuf de 31 centins et celui du fumier de cheval de 39 centins.

En 1872, un arpent reçut 50 voyages de fumier de mouton, un autre 50 voyages de fumier de bœuf, un autre 50 voyages de fumier de cheval et un quatrième ne reçut aucun fumier. Le premier arpent produisit 35 minots de blé, le second 24 mts, le troisième 25 mts, et le quatrième 11 minots seulement. L'excédant de produits obtenu de la fumure a été de 24 minots pour le fumier de mouton, de 13 minots pour le fumier de bœuf et de 14 pour celui de cheval. En calculant le blé à \$1.20 le minot, on voit que la culture a payé le fumier de mouton 57 centins le voyage,